

À couteaux tirés

Laurent Chabin

Ce roman a été écrit au cours d'un atelier d'écriture organisé en 2013 dans le cadre de La bataille des livres¹, en Suisse, avec la participation d'une quinzaine de classes de différents pays francophones dont la liste figure à la fin de ce volume.

Je remercie Marjorie Kuenzi et Zita Bitschnau, de La bataille des livres, ainsi que toute leur équipe, pour leur invitation à animer cet atelier.

Merci également à toutes les classes qui ont travaillé avec moi, et dont les élèves ont élaboré l'intrigue et défini les personnages de cette histoire.

L.C.

¹ <http://www.bataille-des-livres.ch>

1

Cauchemar

Un ivrogne qui cuve sa bière?

Ma première réaction est de changer de chemin pour l'éviter. De passer de l'autre côté de la petite pièce d'eau qui occupe le centre du square et est déjà envahie par des plantes aquatiques aussi hautes que moi.

De loin, à cause de ces roseaux justement, je n'ai vu que ses pieds, qui dépassaient de la bordure du minuscule étang. Mais très vite, quelque chose m'a paru bizarre. Un ivrogne, même imbibé d'alcool au dernier degré, ne dormirait pas avec la tête *dans l'eau!*

Intrigué, je m'approche davantage. Dans l'ombre, malheureusement, je ne vois pas cette grosse pierre plate qui affleure la surface du sol et je trébuche en étouffant un cri de douleur. Je m'affale de tout mon long sur le corps inanimé. Aussitôt, une sorte de dégoût s'empare de moi. Le ventre de l'homme est trempé et poisseux! Le liquide est encore tiède...

Je me relève d'un bond, les jambes flageolantes. Un cadavre! Je viens de tomber sur un cadavre!

Mes mains me semblent humides. Je les examine tant bien que mal malgré l'obscurité. Du sang, ou simplement de la boue? Puis je remarque une longue tache qui macule le devant de mon T-shirt. Ce ne peut pas être de la boue. Je me suis servi de mes mains pour amortir ma chute et ma poitrine n'a été en contact qu'avec le corps de l'homme mort. C'est donc bien du sang. Son sang...

Le mien se glace. Je me redresse tout à fait et je regarde autour de moi, mort d'angoisse à l'idée que quelqu'un m'ait aperçu ainsi, ensanglanté devant cet inconnu gisant à mes pieds. On pourrait en déduire que...

Personne en vue, heureusement.

Si, pourtant. Là-bas, dans la rue Saint-Ambroise, une silhouette en mouvement attire mon attention. Le fuyard est trop loin pour que je puisse l'identifier, mais il m'est

impossible de ne pas reconnaître son blouson. Océane! Océane et son magnifique blouson de satin rouge. Rouge vif...

Mais que fait-elle par ici alors que je viens à peine de quitter son appartement, où j'ai passé la soirée avec elle? Il est vrai que j'ai musardé en route. Mais tout de même...

Trop tard, en tout cas. Elle a disparu. Entre deux nuages, la lune apparaît enfin, jetant un peu d'une lumière blanche et froide sur la scène. Malgré moi, mes yeux reviennent vers le cadavre. Cette fois, je distingue nettement le couteau planté en plein abdomen. Et c'est le choc!

Il n'y a pas deux couteaux identiques dans tout Montréal. Peut-être même dans le monde entier! Ce long manche en ivoire travaillé, avec une dent d'ours polaire incrustée à l'extrémité. Le couteau d'Océane!

C'est donc elle qui a...?

Non, c'est impossible! Océane est vive, oui, et elle a un tempérament parfois explosif, mais elle n'est pas violente. Enfin, pas à ce point... Que s'est-il vraiment passé?

Quoi qu'il en soit, il m'est impossible de rester ici plus longtemps. Avec le sang de la victime sur mes vêtements, j'aurai du mal à m'expliquer si une patrouille de police me tombe dessus.

Par comble de malchance, au moment même où je me fais cette réflexion, une voiture du service de police de la Ville de Montréal apparaît dans la rue qui longe le square. La panique me submerge d'un seul coup!

Au lieu de m'accroupir et de me dissimuler – car ces policiers ne font sans doute qu'une ronde de routine et ils ne m'auraient probablement même pas aperçu si je m'étais caché –, je détale vers le canal tout proche dans le but insensé de rentrer chez moi au plus vite.

Quel idiot je fais là! Les agents m'ont repéré, bien sûr, et la voiture me prend en chasse en accélérant.

Emprunter la passerelle toute proche et passer de l'autre côté du canal, à Verdun? C'est absurde. J'ai tout du type qui n'a pas la conscience tranquille et les policiers ne me lâcheront pas, quitte à me poursuivre à pied. Autant renoncer tout de suite. D'autant que, même s'ils n'en ont en principe pas le droit, je sais que les policiers tirent parfois sur les fuyards.

Je m'immobilise donc et attends, nerveux. La voiture se gare lentement à quelques mètres de moi, près du trottoir. Les agents se méfient. Une vitre s'abaisse.

— Ne tentez pas de vous enfuir!

Oh non! Je ne vais rien tenter du tout.

Voyant que je ne bouge pas, les deux policiers descendent enfin de leur véhicule. L'un d'eux braque sa lampe sur moi. Le faisceau lumineux s'attarde sur la tache pourpre, bien visible sur mon T-shirt clair. Sans un mot, son collègue dégaine son arme de service et la pointe vers moi.

Sa voix claque dans la nuit, sèche, menaçante :

— Pas un geste!

Cas de conscience

Le cauchemar a duré une bonne partie de la nuit.

Aussitôt après m'avoir arrêté, les policiers m'ont conduit au poste de police. En route, nous avons croisé une ambulance qui, toutes sirènes hurlantes, se dirigeait vers le square Sir-George-Étienne-Cartier.

— Je vous jure que ce n'est pas moi, ai-je bredouillé quand, après un bref interrogatoire dans la rue même, les deux agents, m'ont reconduit dans le petit parc où, à leur tour, ils ont découvert le corps de l'inconnu baignant à demi dans l'eau rougie par son propre sang.

Impassible, un des policiers me questionnait sans relâche tandis que son collègue, après avoir appelé des renforts, examinait mes papiers. Je ne pouvais que répéter inlassablement :

— Je traversais le square pour rentrer chez moi et j'ai aperçu le corps. J'ai pensé que cette personne avait peut-être un problème et je me suis approché, puis j'ai trébuché et je suis tombé sur lui.

— Tu connais cet homme? m'a-t-on encore demandé.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Pourquoi as-tu cherché à t'enfuir?

— J'ai eu peur. J'ai été pris de panique.

— À qui appartient ce couteau? C'est le tien?

— Non, non, ai-je bégayé...

Le policier me fixait droit dans les yeux et mon malaise devait être perceptible. Devinait-il que je mentais? Même s'il ne semblait pas avoir peur de moi, il n'avait pas rengainé son arme.

Deux patrouilleurs de police sont bientôt arrivés et les hommes ont commencé à définir un périmètre de sécurité autour de la scène de crime en déroulant des bandelettes

jaunes fluo. Puis on m'a fait monter dans une des voitures. C'était comme dans une série télévisée, sauf que j'étais en plein dedans et que je ne pouvais pas éteindre la télé ni changer d'émission en appuyant sur un bouton...

Je n'ai pas pu voir ce qui s'est passé ensuite car on m'a emmené. Je suppose que les policiers ont relevé les traces, qu'ils ont placé le couteau dans un petit sac de plastique et qu'ils l'ont envoyé au laboratoire de la police pour analyser les empreintes.

Là-bas, dans une pièce petite mais brillamment éclairée, d'autres hommes m'ont interrogé. Certains en civil. Ils posaient constamment les mêmes questions, en rafale, comme si je n'y avais pas déjà répondu cent fois. Est-ce que je connaissais la victime, est-ce que le couteau était à moi, est-ce que j'avais vu quelqu'un s'enfuir... J'étais affolé mais je tentais tant bien que mal de rester cohérent et de répondre chaque fois la même chose.

Je savais pourtant que je mentais et que, si la situation se poursuivait, je finirais par m'embrouiller et par craquer. J'en transpirais d'angoisse, mais je ne voulais à aucun prix parler d'Océane. Mais combien de temps allais-je tenir face à ces professionnels tenaces et rusés?

Heureusement, comme je suis encore mineur – même si ce n'est plus pour longtemps – on a assez vite appelé mes parents. Et là, d'un seul coup, tout a changé. Ma mère est chirurgienne et mon père avocat. Assez renommé dans le milieu, d'ailleurs. Si j'avais pu croire que j'en serais aussi heureux un jour...

L'attitude des policiers s'est aussitôt assouplie. Ils n'avaient plus sous la main un jeune voyou issu d'un quartier défavorisé mais un fils de famille honorablement connu, au casier judiciaire sans tache et aux relations avantageuses. Lorsque mon père est arrivé, tout fringant dans son costume Armani, fleurant bon un parfum de luxe, des citations d'articles de loi plein la bouche, il m'a même semblé que les policiers étaient gênés.

J'en ai été soulagé mais, en même temps, j'étais outré par cette injustice flagrante : si je n'avais été qu'un de ces pauvres garçons comme il y a en tant à la polyvalente de Saint-Henri, sans défense, sans relations, ils m'auraient sans doute traité comme un chien. Ils m'auraient même frappé, qui sait. Humilié, insulté...

Max, le frère d'Océane, m'a parfois parlé de ses démêlés, heureusement sans gravité, avec les forces de l'ordre. Lui, il en a bavé, à quelques reprises. Il faut dire que

c'est un vrai réfractaire. Mais lorsque je tentais d'en discuter avec lui et que je l'assurais que j'étais de son bord, il haussait les épaules en ricanant et laissait tomber :

— Non Alex, tu n'es pas de mon bord. Quoi que tu fasses, quoi que tu penses, tu ne le seras jamais. Toi, tu es né du bon côté.

Je dois reconnaître aujourd'hui, à ma grande honte, qu'il avait raison. Alors, me suis-je dit, autant en profiter. Et ne pas lâcher le nom d'Océane devant la police. Elle n'aurait pas ma chance...

3

Océane

Océane... Rien que son nom me fait chavirer...

Je la connais depuis deux ans environ. Elle avait 14 ans à l'époque et fréquentait la même école que moi, la polyvalente de Saint-Henri.

J'avais dû insister pour aller dans cette école : mes parents, bien sûr, voulaient m'inscrire dans une école privée de Westmount. J'avais refusé. Puisque nous vivions à Saint-Henri – mes parents venaient d'y acheter un loft luxueux situé au bord du canal de Lachine – j'irais à l'école à Saint-Henri. Je ne voulais pas de ces privilèges. Ma mère avait soupiré et mon père avait haussé les épaules, l'air de dire «laissons-le faire, il changera bientôt d'avis».

Je n'ai pas changé d'avis. Même si de nombreux camarades de classes se méfient encore de moi parce que je ne suis pas de leur monde, parce que je suis un «riche», je me suis fait assez d'amis par ailleurs pour ne pas regretter mon choix.

Océane, comme bien d'autres, au début, était plutôt hostile à mon égard, il faut le reconnaître. Tout semblait nous séparer. Je suis issu d'un milieu plus qu'aisé alors qu'elle est pauvre; mes deux parents sont en vie alors que son père est mort et que sa mère l'a abandonnée et a disparu lorsqu'elle n'avait que huit ans; elle déteste l'école alors que je suis persuadé que l'école est nécessaire. C'était comme si nous vivions dans deux univers parallèles.

Nous nous sommes finalement rencontrés au journal de l'école. J'avais insisté auprès de mon prof de français pour monter un journal dans lequel les étudiants pourraient s'exprimer librement, parler de leurs problèmes, y trouver, qui sait, des solutions. La direction avait accepté le projet et on m'en avait confié la responsabilité. Je faisais office de directeur de la publication, bien que je n'aime guère le nom de directeur.

Océane s'est présentée un jour en fin d'après-midi au local où je m'occupais de mettre en page les articles que je souhaitais publier dans le prochain numéro. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Je l'avais souvent aperçue auparavant, mais nous ne nous étions jamais adressé la parole. Elle avait la réputation d'une sauvage. J'ai été surpris de la voir, surgissant là sans prévenir.

Elle s'est arrêtée sur le seuil et m'a longuement dévisagé, sans dire un mot. Ses cheveux d'un noir de corbeau étaient hérissés sur sa tête comme si elle s'était coiffée avec un pétard. Cela, de même que ses yeux pénétrants de la même couleur, son attitude générale, distante et agressive, lui donnait l'air d'une sorte de divinité infernale, de quelque personnification de la vengeance ou de la furie.

Au bout d'un moment, elle s'est avancée vers moi et a jeté une feuille pliée en deux sur la table. D'un ton presque méprisant, elle a sifflé :

— Tiens, serais-tu capable de publier ça?

Puis elle a tourné les talons et elle a disparu.

J'ai déplié le papier et lu son texte. Il s'agissait d'une diatribe furieuse contre le système scolaire, qu'elle accusait de formater les jeunes pour en faire de parfaits robots, de futurs esclaves dont pourraient profiter sans vergogne les seigneurs de ce monde qui allaient les exploiter. Elle avait un style enflammé qui ne manquait pas de panache, il faut l'avouer, mais son argumentaire manquait parfois de rigueur et de logique.

Le lendemain, je l'ai croisée dans un couloir et je lui ai demandé si elle tenait toujours à publier son texte.

— Tu te dégonfles, hein! a-t-elle ricané en me gratifiant d'un regard railleur.

— Pas du tout, ai-je répliqué. Je vais le publier, ton texte, tu vas voir. Je ne suis pas d'accord avec tout ce que tu dis, mais tu as un style que j'aime beaucoup. Tu as vraiment l'étoffe d'une écrivaine. Dommage que ton raisonnement ne soit pas à la hauteur, tu aurais pu faire quelque chose de formidable.

Elle m'a dévisagé, l'air mauvais. Mais intriguée tout de même.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je veux dire que ton texte, même s'il est inspiré par des idées justes et généreuses, serait beaucoup plus crédible, beaucoup plus percutant si tu l'avais travaillé

davantage. Il y a des lacunes, des raccourcis un peu abrupts, des maladresses qui l'affaiblissent et lui font perdre son efficacité.

— Il ne te plaît pas, c'est ça? Je le savais...

— Si, il me plaît. Il me plaît beaucoup, même. Je te l'ai dit, tu as du style. C'est rare. Mais si tu veux écrire pour faire passer des idées, tu ne dois pas te borner à les claironner haut et fort. Tu dois les organiser de telle manière qu'elles ne soient pas faciles à réfuter, et pas te contenter de les jeter là comme une poignée de cailloux.

Le regard d'Océane était toujours fixé sur moi, mais il avait perdu de son assurance. Elle a commencé à se mordiller la lèvre inférieure. Elle ne s'attendait probablement pas à ce genre de réponse. Elle devait être habituée à se faire rabrouer, rejeter, et j'avais bien compris que, même si elle était sincère dans son écriture, le fait de m'avoir proposé son article pour le journal de l'école tenait surtout de la provocation.

— Il y a beaucoup de gens qui pensent comme toi, ai-je repris. Certains sont remarquablement intelligents, ils ont écrit sur le sujet. Des textes parfois anciens, mais toujours d'actualité. Je te prêterai leurs livres, si tu veux.

Les yeux d'Océane se sont ouverts un peu plus. Elle a cessé de mordiller sa lèvre et elle est restée bouche bée un instant, interloquée, avant de prononcer d'un ton incrédule :

— Tu veux me prêter des livres?

La chose avait l'air de lui paraître extraordinaire.

L'article d'Océane, finalement, a été refusé au dernier moment par la direction de l'école, et elle m'en a voulu pendant des semaines, me tenant pour responsable de cette décision dans laquelle je n'étais cependant pour rien. J'ai alors décidé de quitter toute fonction «officielle» dans la publication, pour bien marquer mon désaccord avec cet acte de censure.

Lorsqu'elle l'a appris, Océane est venue me voir.

— Tu n'étais pas obligé, m'a-t-elle dit sans préambule. Tu es peut-être quelqu'un de bien, mais ce n'est pas la peine de te préoccuper de mes affaires. J'ai l'habitude de me débrouiller seule.

— Je ne l'ai pas fait pour toi mais pour moi, ai-je répondu avec fermeté. Si je crois à ce que je fais, alors je dois le faire jusqu'au bout et en supporter les conséquences.

Océane m'a d'abord dévisagé, incrédule, puis, pour la première fois, elle m'a souri. Je lui ai rendu son sourire, et c'est ainsi que notre amitié a débuté.

Je lui ai fait lire le *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, de Normand Baillargeon, puis je lui ai fait découvrir d'autres auteurs, romanciers ou essayistes, qui parlent de liberté, de servitude, qui refusent d'entrer dans ce schéma simpliste auquel croient les gens sans se rendre compte qu'ils n'en sont que les victimes consentantes.

Je l'ai aidée à soigner son écriture, à affiner ses raisonnements, tout en l'encourageant à ne jamais céder sur le fond. Nous avons eu de longues discussions, tout en marchant le long du canal de Lachine. Elle ignorait tout de la politique, qu'elle rejetait avec mépris, mais elle se montrait avide de connaissances et elle a vite compris que le savoir et la pensée sont essentiels pour ne plus se laisser bernier par le système.

Cependant, plusieurs mois plus tard, nous n'étions jamais encore allés l'un chez l'autre. Je savais qu'elle vivait à plusieurs rues vers l'ouest, rue Sainte-Marie, et elle n'ignorait pas que j'habitais un loft luxueux installé dans une ancienne usine du bord du canal, non loin du marché Atwater.

Je me doutais bien que cette richesse la gênait, et que le sentiment de sa propre pauvreté l'empêchait de me montrer l'endroit où elle vivait. Je le connaissais pourtant, ce quartier. Dans ses aspects miséreux comme dans son nouveau visage «bobo». J'avais vu, en quelques années, les dépanneurs et les gargotes de quartier céder la place à des galeries d'art et à des restaurants plus chics.

Petit à petit, néanmoins, j'en ai appris un peu plus sur la vie d'Océane et sur sa famille, au hasard de ses rares confidences. Car elle demeurait en général secrète et méfiante, ayant assez souffert dans son enfance pour avoir développé une sorte de carapace qu'elle croyait protectrice.

Océane est née à Saint-Henri et elle y a toujours vécu, sauf lorsque les tournées de ses parents l'entraînaient parfois dans d'autres provinces ou d'autres pays. Toutefois, ce nomadisme est terminé depuis longtemps.

Son père et sa mère étaient artistes de cirque. Lui, Frank, était un lanceur de couteaux renommé et elle, Natasha, trapéziste. Il y a environ huit ans, sa mère a disparu et n'a plus jamais donné signe de vie. Frank, lui, est mort quelques jours plus tard, ivre mort, le crâne fracassé au bas de l'escalier de fer qui menait chez eux, rue Sainte-Marie.

— En tout cas, c'est la version officielle, a murmuré Océane en serrant les poings, tandis que, pour une fois, elle s'était laissée aller à de plus longues confidences, assise près de moi sur un banc en face de l'écluse.

— La version officielle? ai-je demandé, intrigué.

Océane a haussé les épaules.

— C'est ce qu'ont prétendu les flics, a-t-elle rétorqué avec un mouvement d'humeur. Il avait de l'alcool dans le sang, beaucoup d'alcool, et comme ma mère venait de nous abandonner, ils en ont conclu qu'il avait bu sous l'emprise de la dépression et qu'il avait perdu l'équilibre. Ou qu'il s'était suicidé.

Elle est demeurée un long moment silencieuse, les poings tellement serrés que je voyais ses jointures devenir blanches, avant de reprendre d'une voix rauque :

— Mon père ne buvait jamais. Un lanceur de couteaux ne boit pas. Et l'idée de suicide ne l'a jamais effleuré, j'en suis persuadée. Il nous aimait trop. On l'a tué, voilà ce que je dis. Max est de mon avis. Ces sales flics n'ont jamais voulu nous écouter.

Max est le frère aîné d'Océane. Il a 20 ans. Ils vivent tous les deux chez leur grand-mère, Laura, la mère de Frank. C'est elle qui s'est occupé d'eux depuis la disparition de leurs parents, tant bien que mal, vivant de petits travaux et de ménages.

Max et Océane adoraient leur mère, et ils n'ont jamais compris ce qui l'avait poussée à les abandonner subitement. Elle s'en était expliquée de façon très malhabile (les artistes de cirque ne sont pas forcément des écrivains-nés) dans une courte lettre adressée à son mari. Sa famille était une entrave à son métier, disait-elle en substance, et la naissance de ses deux enfants avait brisé net sa carrière de trapéziste.

Ils n'avaient plus jamais entendu parler d'elle.

La mort de Frank, à quelques jours de là, avait précipité la famille dans la douleur et la misère, ni lui ni Natasha n'ayant laissé la moindre fortune derrière eux. Laura avait récupéré les deux enfants et le chat d'Océane, Dagobert, dans son minuscule appartement de la rue Sainte-Marie. Elle s'en était occupée avec un courage exemplaire.

Il ne restait à Océane que deux souvenirs de son père : ce magnifique blouson de satin rouge qu'il avait lui-même taillé dans la cape de magicien de son propre père, un illusionniste de cirque assez connu à l'époque, et ce long couteau de chasse inuit au

manche incrusté d'une dent d'ours, cadeau que lui avait fait un Inuit à qui il avait sauvé la vie lors d'une tournée dans le grand nord.

Ce couteau que je viens de retrouver planté dans le ventre d'un homme que je n'avais jamais vu auparavant, dans le square Sir-George-Étienne-Cartier...

Le couteau

Je suis finalement rentré chez moi dans le milieu de la nuit, accompagné par mon père. Ma mère venait de rentrer de l'hôpital, où l'avait retenue une opération longue et compliquée. Mon père l'avait prévenue au téléphone et elle nous attendait dans le grand salon, exténuée et nerveuse.

Mon père s'est assis dans son fauteuil, près de la fausse cheminée, et il s'est servi un whisky. Valérie, ma mère n'a rien voulu prendre. Quant à moi, il ne m'a rien offert...

Après un long silence durant lequel il a maintenu ses yeux fixés dans les miens, avec sans doute l'intention de me déstabiliser, il a prononcé d'une voix calme et posée :

— Alex, tu dois tout me dire. Je dis bien TOUT. Est-ce clair?

Froid et calculateur, maître Nicolas Péladeau ne jouait plus le rôle de l'avocat mais celui de l'accusateur public. Son ton, en apparence neutre, était dans le fond culpabilisateur. Je ne pense cependant pas que, même à ce moment-là, il me croyait réellement coupable du meurtre de l'inconnu survenu quelques heures plus tôt. Il cherchait plutôt par ce moyen à me pousser dans mes derniers retranchements, à me perturber, voulant s'assurer que je n'allais pas lui mentir.

Ma mère, pendant ce temps, se tortillait sur son siège comme si elle avait été assise sur une fourmilière. Je voyais venir le moment où les larmes allaient lui monter aux yeux.

— J'ai *déjà* tout dit, papa, ai-je répondu de la voix la plus assurée dont j'étais capable, tout en soutenant son regard. TOUT.

— Bien, a-t-il laissé tomber avec un soupir. Je ne vais pas te demander de reprendre pour la énième fois ton récit. Je te crois. Mais tu comprends bien que j'aurai besoin de faits, de certitudes pour te défendre. Pour l'instant, nous ne pouvons qu'attendre les résultats des analyses. Si tes empreintes digitales ne figurent pas sur le manche du couteau, l'affaire sera vite classée en ce qui te concerne. Cela, je le saurai très rapidement.

Mon père a-t-il remarqué mon trouble soudain? Je ne le pense pas. Après avoir parlé, il s'est simplement abîmé dans la contemplation de son verre. Autant il est un avocat retors et efficace en cour, autant il a toujours été un père absent – affectivement, du moins – et jamais il n'a été capable de déceler en moi les manques affectifs que ses absences prolongées de la maison ont provoqués chez moi dans mon enfance. Même si l'argent n'a jamais fait défaut chez nous, j'ai surtout été élevé par les gardiennes d'enfant ou les aides ménagères que ma mère recrutait à temps complet. Au bout du compte, j'ai toujours été, pour mes parents, une sorte d'étranger.

Ma confusion, heureusement, a été brève. Ce n'est pas à moi que j'ai pensé lorsque mon père a évoqué les empreintes digitales, mais à Océane. Bien entendu, de ce point de vue, je n'ai rien à craindre. Mais qu'en sera-t-il de mon amie?

Indépendamment de la raison pour laquelle elle a commis ce crime, je suppose que celui-ci n'était pas prémédité. L'homme l'aura agressée et elle se sera défendue. C'est ainsi que je veux voir les choses. Mais justement, cela signifie qu'elle aura agi sans préméditation et, donc, sans prendre la précaution de mettre des gants. Ainsi, il y a fort à parier que le manche du couteau porte ses empreintes.

Du coup, la question est de savoir si la police possède déjà un relevé des dites empreintes dans ses fichiers. Océane a-t-elle déjà eu affaire avec la justice? Je ne le crois pas mais, dans le fond, je n'en sais rien. Il y a tellement de zones d'ombre dans le passé d'Océane.

Je ne tiens pas à m'éterniser dans ce salon. L'atmosphère est trop pesante. Je vais embrasser ma mère sur le front, ce que je fais parfois, comme pour la rassurer sur mes sentiments, puis j'annonce que je suis épuisé et que je vais me coucher.

Mon père esquisse un geste vague. Ma mère, frottant ses yeux rougis, est sur le point de dire quelque chose, mais finalement elle pousse un long soupir et elle se tait. Je hausse légèrement les épaules. Nos relations n'ont jamais été plus démonstratives que ça...

Dans mon lit, je ne trouve pas le sommeil. Je ne pense pas que j'aie grand-chose à craindre de la police ou de la justice. Mon père fera tout ce qu'il faut pour éviter le moindre ennui – ne serait-ce que pour ne pas se sentir impliqué lui-même dans une sale affaire. Mon angoisse, pour autant, ne diminue pas.

Pourquoi Océane a-t-elle agi ainsi? Qui est ce type qu'elle a poignardé à mort? Pour autant que j'ai pu en juger en quelques secondes, l'homme était, sinon un vieillard, du moins un individu d'âge mûr. Pas une de ses connaissances, j'imagine.

Ce qui me confirme dans l'idée qu'elle a agi sans préméditation, par accident presque, c'est qu'elle a laissé son couteau dans le corps de la victime. Même un enfant aurait évité cette erreur grossière. Elle a donc dû agir sous le coup de la peur, de l'affolement. Elle sort souvent le soir, et le bonhomme a dû l'importuner, tenter de la toucher, que sais-je.

Océane est vive et elle a dû réagir vigoureusement. Mais l'agresseur s'est entêté, il est devenu violent, il a voulu l'attraper... Océane n'a eu d'autre ressource que de sortir son couteau. Je l'ai déjà vue gifler un type qui la harcelait. Avec une telle force qu'il a chancelé et a failli tomber. Océane est mince et de taille moyenne, mais elle peut se montrer redoutable...

Une autre question me hante. Plus troublante, celle-là. Il était près de 23 heures quand j'ai quitté son domicile. Il faisait nuit depuis un moment mais l'air était doux. J'avais donc décidé de rejoindre le bord du canal pour rentrer.

Mais, alors que j'arrivais au coin de la rue Saint-Rémi, j'ai aperçu la silhouette de monsieur Raffier et de son cochon, qui arrivaient du chemin canal et venaient de déboucher sur Saint-Ambroise. Autant ce drôle de bonhomme m'amuse parfois, avec ce cochon qu'il héberge chez lui comme animal de compagnie, autant je n'avais vraiment pas envie de croiser son chemin à ce moment-là. Il est bavard comme une pie et je ne sais jamais comment me débarrasser de lui.

J'ai donc discrètement rebroussé chemin et j'ai pris l'avenue Palm pour rejoindre Saint-Ambroise par la rue de Courcelle, en traînant un peu les pieds pour ne pas risquer de tomber sur lui dans la rue Saint-Ambroise.

Océane, en sortant de chez elle juste après moi, a donc largement pu arriver au square avant moi, d'autant plus qu'elle a une démarche plutôt rapide. Mais pour quelle raison l'a-t-elle fait? Elle n'a pas à me tenir au courant de ses allées et venues, bien sûr, mais elle aurait pu me proposer de m'accompagner, sachant que j'allais dans la même direction.

S'est-elle décidée brusquement? Ou bien a-t-elle voulu me rattraper pour me dire quelque chose? Sans doute, oui. Je me pose des questions idiotes. Ne pouvant deviner que j'avais changé d'itinéraire, elle a dû se précipiter sur Saint-Ambroise pour me rattraper au parc. Sauf que là, ce n'est pas sur moi qu'elle est tombée.

Quand je pense que, si j'avais seulement marché un peu plus vite, rien de tout cela ne serait arrivé...

* * *

J'ai fini par m'endormir, terrassé par la fatigue et par l'angoisse. Il était plus de 10 heures lorsque je me suis réveillé. Je me suis rendu à la cuisine comme un zombi et, contre toute habitude, je suis tombé sur mon père.

Il semblait sortir du même moule que toujours. Rasé de près, costume impeccable, légère fragrance de ces parfums que ma mère achète pour lui dans une parfumerie de Westmount. Il avait aux lèvres cet air pénétré et satisfait qui peut passer chez lui pour un sourire.

— Bien dormi? m'a-t-il demandé en déposant son journal, moins sans doute pour connaître la réponse que parce qu'il ne savait pas quoi dire.

— Mouais, ai-je grommelé sans conviction, tenant surtout à éviter toute conversation gênante.

— J'ai eu des nouvelles de notre affaire, a-t-il poursuivi avec emphase. La police te laissera tranquille. Elle demande seulement que tu ne t'éloignes pas de Montréal.

— Je n'en avais pas l'intention.

Il attendait manifestement que je l'interroge, pour avoir le plaisir de me répondre avec toute sa science. Je n'en ai rien fait. Il a donc repris de lui-même, dissimulant sa contrariété sous un faux air enjoué.

— En tout cas, les policiers s'en tiennent à ta version pour ce qui est de ta malencontreuse rencontre avec le cadavre. Elle est d'autant plus plausible que les seules empreintes relevées sur le couteau semblent provenir d'une jeune femme. Comme tu n'avais pas de gants sur toi et que les enquêteurs n'en ont pas retrouvé à proximité, tu es apparemment hors de cause.

— Une jeune femme! n'ai-je pu m'empêcher de m'exclamer. Mais comment...?

— La taille des mains, celle des doigts, leur disposition. Les spécialistes de la police sont des scientifiques, Alex. Ils te tracent le portrait physique d'un tueur comme les paléontologues reconstituent un dinosaure à partir d'un bout de fémur et de quelques dents.

J'essaie de retrouver mon calme. Je me dis que, si les empreintes d'Océane étaient connues de la police, celle-ci serait déjà sur sa piste. Son couteau? Elle y tenait comme à la prunelle de ses yeux. Elle ne le montrait jamais à personne. J'ai été une exception. Une fois.

Elle l'a sorti un soir de sa poche, dans la pénombre, alors que nous parlions de ces peuples pour qui le port du couteau est quasi rituel. Je lui avais cité les Écossais qui le glissent dans leurs chaussettes montantes, les Sikhs, les Inuits... C'est alors qu'elle avait exhibé, avec une certaine fébrilité, ce magnifique objet.

— Quand il était jeune, avait-elle expliqué, mon père a participé à un spectacle organisé par l'armée canadienne à Kuujjuaq, dans le Nord. Il y est resté quelque temps et a sympathisé avec un Inuit, à qui il avait sauvé la vie lors d'une partie de pêche. L'homme lui a fait ce cadeau avant son départ.

Le manche était superbe, en ivoire de morse, et une canine d'ours polaire était incrustée au bout.

— Avec ça, avait plaisanté Océane en remettant l'objet dans sa poche, je pourrais tuer un ours s'il lui prenait la fantaisie de m'attaquer.

J'avais ri.

Aujourd'hui, je ne ris plus...

5

Le mort

Pourquoi n'ai-je pas dénoncé Océane?

Quelles que soient les raisons qui ont motivé son acte, il s'agit d'un crime. Dont elle peut s'expliquer, sans aucun doute. Légitime défense... Elle bénéficierait de circonstances atténuantes. Qui suis-je donc pour faire obstruction à la justice? En me taisant, d'un point de vue juridique, je me rends complice d'un meurtrier. D'une meurtrière, plus exactement.

Et pourtant...

Bien sûr, je ne crois pas à la loi de la jungle, bien sûr je ne crois pas que la loi doive être celle du plus fort. C'est justement pour ça qu'il existe des lois. Et des juges. Et des avocats pour défendre les innocents présumés. Car tout accusé est censé être innocent jusqu'à ce qu'on ait prouvé sa culpabilité. En principe.

Seulement voilà. Mon père est avocat et je sais comment ça se passe dans la réalité. Enfin, souvent. Parfois, disons... Et puis, il y a crime et crime. Celui qui détourne des millions de dollars de fonds publics vers des paradis fiscaux n'est que rarement inquiété. Normal : il est souvent celui-là même qui fait les lois! On n'est si bien servi que par soi-même...

Tandis que le pauvre type, sans éducation souvent, qui se fait prendre à voler dans un magasin, ou qui, tout simplement, se trouve dans la rue au mauvais moment, lors d'une manifestation, par exemple, se retrouvera très vite devant un juge, et pas pour se faire féliciter. La justice, justement, est tout sauf juste. Difficile en tout cas de lui faire confiance.

Si je lâche le nom d'Océane dans cette affaire, elle sera coupable avant même d'avoir pu ouvrir la bouche. Contre elle, un témoin sérieux (père avocat, mère chirurgienne), une arme clairement identifiée, et, mieux encore, le profil type du délinquant tel qu'on se l'imagine : milieu défavorisé, comportement asocial, mauvais résultats scolaires, attitude arrogante envers l'autorité...

Car c'est souvent ainsi qu'Océane est cataloguée par l'autorité à laquelle elle est le plus souvent confrontée, celle de l'école. Le verdict a souvent résonné ainsi dans les couloirs de la polyvalente : «Mademoiselle Bourgault, vous êtes une arrogante!»

Néanmoins, je dois savoir. Je ne m'attends pas à ce qu'Océane vienne se confesser à moi. Elle va se taire, nier farouchement. «De quoi est-ce que tu te mêles?» va-t-elle me dire si je l'interroge. Je la connais, elle va se fermer comme une huître.

Tout ce que je voudrais, pourtant, c'est la protéger. Pourquoi? Est-ce que je l'aime à ce point-là?

Oui.

Au début, elle m'intriguait, elle m'intéressait. Elle n'était sans doute pour moi qu'une sorte de sujet d'étude. Mais, de fil en aiguille, à force de discuter, de la côtoyer, à force de mieux la connaître, j'ai éprouvé quelque chose de plus profond. Et j'ai bien dû finir par me l'avouer : j'aime cette fille.

Elle ne me le rend pas, hélas. Elle m'aime bien, c'est certain. Elle m'apprécie, j'en suis persuadé. Mais elle n'est pas amoureuse. Sent-elle que la distance entre nous ne sera jamais comblée? Croit-elle que nos deux mondes ne se rencontreront vraiment jamais? Ce serait trop bête. Ce serait avouer que les différences sociales sont plus fortes que nous. Et que nous ne sommes jamais libres.

Je refuse d'admettre une chose pareille. Ce serait désespérant. Je veux croire que nous pouvons briser ce carcan, que nous pouvons choisir librement, autant notre situation que nos relations.

Si Océane n'est pas amoureuse de moi, c'est pour une autre raison. Sa méfiance est malade. Elle ne se méfie pas de moi, elle se méfie de tout. De tous. Elle se méfie du monde entier! Abandonnée trop jeune, orpheline, elle a appris à se protéger des sentiments. C'est une écorchée vive.

Tandis que ces pensées défilent à toute vitesse dans mon cerveau, mon père a repris le journal qu'il était en train de feuilleter lorsque je suis entré dans la cuisine.

J'avale un jus de fruit et je décide de retourner dans ma chambre pour m'habiller. J'ai à peine fait deux pas que la voix de mon père retentit dans mon dos.

— Au fait, Alex, un nommé Matteo Arlindo, ça te dit quelque chose?

Je fais volte-face.

— Non, rien. Ça devrait?

— Je ne sais pas. C'est le nom du type que tu as trouvé mort hier soir. La police l'a identifié.

Je n'ai pas menti. Ce nom ne me dit vraiment rien. Arlindo? Un nom espagnol, ou brésilien peut-être. Jamais entendu.

— Un alcoolique notoire, reprend mon père. Sans doute une querelle entre ivrognes. Une affaire totalement dénuée d'intérêt.

Mon père se replonge dans son journal. Je me sens presque soulagé. La police ne va pas remuer ciel et terre pour retrouver l'assassin d'un vulgaire robineux. En même temps, je ressens une certaine colère. Une affaire intéressante, pour un avocat, c'est une affaire qui rapporte. C'est-à-dire qu'un ivrogne, ça peut crever sans que personne s'en occupe. C'est bien ce que je pensais, la justice n'est pas la même pour tous...

Ruminant ces pensées contradictoires et dérangeantes, je repars vers ma chambre. Je reste longtemps étendu sur mon lit avant de me doucher et de m'habiller. Vers midi, je me résous enfin à sortir. Pas envie de voir mes parents en ce moment. Océane, en revanche...

Aujourd'hui samedi, pas de classe. Si je veux la revoir avant lundi, il faudra que j'aille chez elle. Je sais qu'elle n'aime guère que je débarque à l'improviste rue Sainte-Marie. Cependant, comme elle n'a pas de téléphone portable et que, si j'appelle sur la ligne fixe, j'ai toutes les chances de tomber sur Max, je décide tout de même d'aller errer dans son quartier.

Max ne m'est pas réellement hostile, mais je ne suis pas à l'aise avec lui. Il se montre volontiers moqueur à mon endroit, pour ne pas dire sarcastique. Il pense que sa sœur se fourvoie avec moi et il ne rate aucune occasion de me faire sentir que je serai toujours un étranger pour eux. Au début, il me semblait même parfois menaçant.

Bien que je sois plus grand que lui, je sais que je ne ferais pas le poids contre lui. Je suis un grand escogriffe – trop grand pour mon gabarit –, maigre et chaussé de lunettes sans lesquelles je suis fortement handicapé, alors que lui est un athlète complet. Sans compter qu'il a pratiqué la boxe dans un club de Saint-Henri. Avec ce physique, il aurait pu faire du cirque. Il a essayé, d'ailleurs, mais il lui manque la ténacité, la passion. Selon ce que m'a confié Océane.

Max travaille dans une pizzeria de la rue Notre-Dame et il a des horaires irréguliers. Tomber sur lui quand il est mal réveillé est toujours mal venu... Je quitte donc la maison avec l'intention de suivre le canal jusqu'à la rue Saint-Rémi.

J'ai à peine fait un pas à l'extérieur que je m'immobilise net, comme si j'avais eu une vision. Le blouson de satin rouge...

Adossée à la rambarde du canal, les bras croisés sur la poitrine, Océane est là, les yeux fixés dans ma direction. On dirait qu'elle m'attend.

Dissipant mon malaise, je me dirige vers elle. Elle m'accueille sans sourire.

— Tu me cherchais? fais-je d'une voix que j'ai du mal à maîtriser.

— Oui.

Aucune émotion ne filtre de ses yeux noirs. Océane est rarement plus chaleureuse que ça. Je revois le ventre de l'homme, hier, avec le couteau planté dedans. Ma gorge se noue. J'essaie cependant de paraître naturel.

— Tu as besoin d'aide?

— Je n'ai besoin de rien, Alex.

Elle hésite un moment avant de reprendre :

— Je voulais te demander quelque chose. Tu... Enfin, je ne sais pas comment dire...

— C'est à propos de ce qui s'est passé hier soir? dis-je pour tenter de l'amadouer.

— En quelque sorte, oui. Voilà. Mon couteau a disparu. L'étui est vide. Je ne peux pas l'avoir perdu puisque l'étui est fermé. Et je me disais... Tu étais chez moi hier soir... Je suis certaine que le couteau s'y trouvait encore dans l'après-midi. Tu sais à quel point je tiens à cet objet.

J'ouvre de grands yeux. Se moque-t-elle de moi? Se méprenant sans doute sur ma réaction, elle reprend :

— Je ne t'accuse pas, Alex. Je ne prétends pas que tu me l'as volé. Mais ce couteau est tout ce qui me reste de mon père, tu le sais. Je ne comprends pas comment il a pu disparaître.

Moi non plus je ne comprends pas. Océane me paraît tout ce qu'il y a de sincère. Son regard s'est adouci. Elle plante ses yeux dans les miens, puis elle fronce les sourcils, elle pose sa main sur mon avant-bras et prononce d'une voix presque chaude.

— Qu'est-ce qui se passe, Alex? Tu as l'air bizarre. Tu as des ennuis?

— Voyons, Océane, tu te fiches de moi? Et le meurtre d'hier soir?

— Le meurtre? Ah oui, c'est vrai, il y a plein de flics dans le parc, une vraie scène de cinéma. Il paraît qu'on a liquidé un clochard dans la nuit. Mais quel rapport avec mon couteau?

Je n'en reviens pas. Ou bien Océane se joue de moi avec une habileté diabolique, ou bien c'est moi qui suis complètement fou. Elle doit pourtant bien se douter que je l'ai vue s'enfuir cette nuit puisque le cadavre se trouvait sur mon chemin. Me prend-elle pour un imbécile fini? Ou alors...

Ne sachant que faire, je décide de lui raconter ma soirée d'hier, depuis mon départ de chez elle jusqu'à ma libération de la police par mon père. Tout en parlant, je ne perds pas son visage des yeux. Je surveille le moment où elle va se troubler. Mais rien ne se passe. Pendant tout le récit, elle écoute attentivement, sérieusement, manifestant de plus en plus son étonnement, mais rien qui indique qu'elle feint ses émotions.

Lorsque j'ai terminé, je dois m'essuyer le visage tellement je transpire. Océane me semble profondément intriguée, mais pas gênée.

— Mon couteau, Alex, tu es certain?

— Ton couteau et ton blouson. Je n'ai pas vu ton visage, bien sûr, mais ton blouson est reconnaissable entre mille. Quant à ton couteau, je n'en ai jamais vu de pareil.

Les traits d'Océane se durcissent. Je remarque qu'elle serre les poings, que sa mâchoire est tendue.

— Écoute-moi, Alex, gronde-t-elle, je ne sais vraiment pas ce que signifie cette histoire. Hier soir, quand tu es parti, je me suis couchée et je ne suis pas sortie jusqu'à ce matin. C'est vrai que mon blouson m'a paru un peu fripé tout à l'heure, mais j'ai mis ça sur le compte de Dagobert, qui dort parfois dessus et y laisse ses poils ou des marques de griffes. Quant à mon couteau, la dernière fois que je l'ai vu, il se trouvait dans son étui. J'ignore qui m'a fait un coup pareil, mais si je viens à le savoir, le type aura intérêt à être costaud parce que je vais le saigner comme un porc.

— Mais qui a pu faire ça? Il faut que la personne en question se soit introduite chez toi pour te voler tes affaires...

— Et une deuxième fois pour y remettre le blouson. Quelqu'un qui me connaît, donc. Quelqu'un qui voulait me faire endosser son crime. Si j'attrape ce salaud...

— Ta grand-mère n'a rien vu? Ni Max?

— Max n'était pas là hier, et Laura s'est couchée tôt, elle était fatiguée et elle m'a demandé de ne pas la déranger. Je suis donc restée dans ma chambre toute la soirée. J'ai laissé mon blouson en bas, comme d'habitude. C'est vrai que nous ne fermons jamais à clé. Il n'y a rien à voler chez nous. Enfin, je croyais...

— Et le couteau?

— Je l'avais laissé dans la poche intérieure. Une erreur...

— Donc n'importe qui a pu entrer et le subtiliser?

— Oui. Sauf que s'il s'agit d'un coup prémédité, ce n'est justement pas le fait de n'importe qui. C'est quelqu'un qui me connaissait bien. Quelqu'un qui voulait me nuire.

Océane réfléchit un moment, puis elle ajoute :

— Si au moins je savais qui a été tué.

— Un nommé Matteo Arlindo, dis-je sans réfléchir. C'est mon père qui vient de me l'apprendre.

Cette fois, c'est Océane qui me dévisage avec des yeux ronds.

— Matteo? fait-elle au comble de l'étonnement.

— Tu le connais?

— Bien sûr, que je le connais. C'était le partenaire de mon père comme lanceur de couteaux. Plus âgé que lui. Un très chic type. C'est lui qui lui a tout appris. Ils avaient monté un numéro fabuleux à deux, qu'ils ont présenté dans des cirques du monde entier. Ça fait des années qu'il avait disparu de la circulation.

Elle se tait un instant, tout en regardant le canal, puis elle ajoute dans un murmure :

— J'ignorais qu'il était encore vivant. Enfin, jusqu'à hier soir. C'est étrange. J'avoue que j'aurais préféré le retrouver autrement qu'avec mon couteau dans le ventre...

Les lanceurs de couteaux

Nous sommes allés marcher le long du canal. Océane est nerveuse et, de temps en temps, elle me jette un coup d'œil inquiet à la dérobée. Pour ma part, je suis perplexe, je ne sais vraiment pas ce que je dois faire. Le silence de mon amie me pèse, mais je n'ose pas le rompre. Pourtant, je sais bien ce qui la tracasse...

— Alex? finit-elle par demander.

J'émetts un vague «hmm». Elle s'arrête et se tourne vers moi.

— Pourquoi n'as-tu rien dit aux policiers? Tu leur as caché des informations importantes pour eux. Tu es tombé sur un cadavre avec mon couteau dans le ventre, tu m'as vue m'enfuir dans la rue. Il était donc clair pour toi que j'étais la meurtrière. Pourquoi ne m'as-tu pas dénoncée?

Les mains dans les poches, je baisse les yeux. Ce qui me gêne, ce n'est pas sa question, c'est que j'aie pu croire, sans prendre la peine de réfléchir, qu'elle avait tué un homme avec sauvagerie – je parle de sauvagerie car le couteau était enfoncé jusqu'à la garde dans l'abdomen de la victime. Dans mon esprit, c'est ça qui compte pour elle, pas le fait que je ne l'ai pas vendue à la police.

— Tu n'es pas obligé de répondre, ajoute-t-elle en constatant mon mutisme.

— Si, je peux. Je suis simplement désolé d'avoir cru que...

— Oublie ça, veux-tu? fait-elle avec un geste de la main. On croit ce qu'on voit. Tout le monde croit ce qu'il voit. J'aurais pensé la même chose. C'est du passé maintenant, et le passé, il vaut toujours mieux l'enterrer. Mais tu as menti aux policiers en leur disant que tu n'avais vu personne sur les lieux et que tu n'avais jamais vu le couteau. Tu prenais le risque de te mettre dans un fameux pétrin.

— Je ne crois pas. Je pouvais très bien ne pas t'avoir vue, et personne, à part toi, ne sait que je connais ce couteau. Pour ma part, je n'en ai jamais parlé à qui que ce soit. On

peut donc prouver n'importe quoi, mais pas que j'ai menti. De toute façon, j'avoue ne pas y avoir songé sur le coup. Ce n'est pas pour ça que je n'ai rien dit.

Océane attend la suite, mais je me tais. Elle hausse les épaules.

— Qu'est-ce que tu comptes faire?

— Je ne sais pas. La situation est différente, maintenant. Il y a un tueur en liberté et, selon toute vraisemblance, il ne s'agit pas d'une bagarre entre ivrognes qui a mal tourné. L'assassin a clairement tenté de te faire porter le chapeau en endossant ton blouson et en utilisant ton couteau. L'homme court toujours et tu es donc toi-même en danger. Je...

Océane me lance un regard dur.

— C'est moi que ça regarde, Alex, et moi seule. Je te remercie de m'avoir couverte alors que tu me croyais coupable, et sache bien que je ne l'oublierai jamais. Mais si tu crois à présent que la police peut m'aider ou me protéger, tu te trompes. La police n'a rien fait quand on a tué mon père. Elle ne fera rien pour Matteo, et elle ne fera rien pour la fille d'un lanceur de couteaux qui vit dans un taudis de Saint-Henri.

— Tu exagères peut-être...

— Toi tu me dis ça! Depuis que je te connais, Alex, depuis que tu me l'as expliqué en long et en large, je comprends mieux le fonctionnement de cette société basée sur la propriété et l'asservissement. C'est toi qui as mis des mots sur ce que je ne faisais que ressentir de manière instinctive. La police ne protège pas ceux qui n'ont rien, ce n'est pas son rôle. Son rôle est de protéger ceux qui ont tout. Les flics sont leurs chiens de garde. Et moi, je suis du mauvais côté de la barrière.

Je n'ai rien à répliquer. C'est vrai que je lui ai farci la tête avec les écrits des réfractaires, des insurgés et des rebelles de tout poil. Je me suis peut-être pris moi-même pour un réfractaire. Mais je me rends compte tout d'un coup que je n'ai jamais connu la réalité qu'à travers les livres, les théories, les idées avec lesquelles on peut jongler sans danger. Tout ça dans le confort d'un appartement de luxe dont aucun des habitants de la rue Sainte-Marie n'oserait rêver.

Aujourd'hui, la réalité m'a rattrapé. J'ai les pieds en plein dedans. Il y a eu un meurtre et j'y ai été mêlé, même si ce n'est que d'une façon accidentelle et peu probante. Et si le tueur est pour moi un inconnu, il n'en demeure pas moins que ma meilleure amie est dans sa ligne de mire.

Il y a là dans l'ombre un homme qui lui en veut, un homme qui sème la mort autour de lui. Tout tourne autour d'elle. La victime est l'homme qui a formé son père. Le meurtrier savait où trouver l'arme qui allait lui servir, il savait ce qu'il faisait en utilisant précisément cette arme-là. Une machination des plus noires est à l'œuvre. Et Océane prétend y faire face sans l'aide de personne?

Il y a cependant un point sur lequel elle a raison. Si le meurtrier la connaît suffisamment pour s'introduire chez elle avec autant de facilité, sans doute le connaît-elle elle aussi.

Quelqu'un de son entourage? Un homme surgi comme un mauvais rêve de son passé?

À huit ans d'intervalle, deux lanceurs de couteaux ont été assassinés – si j'en crois la version d'Océane en ce qui concerne la mort de son père. S'il comptait s'en tenir à ces deux meurtres, le criminel aurait pu se contenter de frapper dans l'ombre et de disparaître. Or il a pris des risques en s'introduisant par deux fois dans l'appartement des Bourgault, ce qui pouvait être dangereux pour lui.

Si le meurtrier a impliqué Océane dans l'assassinat de Matteo, c'est qu'il n'entend pas en rester là. *Océane est sa prochaine victime!*

— Hé, tu rêves?

L'exclamation d'Océane me ramène sur terre.

— Je ne rêve pas, j'ai peur.

— De quoi? Tu n'as rien à craindre.

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, c'est pour toi. Tu es prise dans une sale affaire. Il y a un salaud qui t'en veut et qui ne te lâchera pas.

— Je le vois bien, oui. Mais j'ai beau y penser, je ne vois pas qui.

— Tu n'as pas la moindre idée? L'affaire doit remonter à l'époque où ton père était vivant. Lui et Matteo ont dû se retrouver impliqués dans je ne sais quelle sombre histoire qui refait surface aujourd'hui. Tu ne vois pas ce que ça pourrait être?

— C'est loin, tout ça. J'avais huit ans à l'époque et mes souvenirs sont flous. Je me souviens de mon père comme d'un homme chaleureux et aimant, un homme qui respirait la vie. J'ai été heureuse à cette époque, même si nous étions en perpétuel déplacement et que nous vivions un peu comme des nomades.

— Et Matteo?

— Matteo et mon père étaient très amis. Vers la fin, c'est vrai qu'ils se disputaient parfois, mais jamais en ma présence. Matteo a toujours été très gentil avec moi.

— Pourquoi se disputaient-ils?

— Je n'en sais rien. Enfin, rien de certain. J'ai cru comprendre que Matteo s'était mis à boire et, bien sûr, cela mettait en péril le numéro qu'il avait monté avec mon père. Un lanceur de couteaux ne doit pas boire, ce serait signer son arrêt de mort.

J'imagine, oui... Mais alors, pour quelle raison Matteo a-t-il sombré dans la boisson, risquant ainsi de ruiner sa vie et celle de son partenaire? Quelque chose d'autre liait les deux hommes, j'en suis certain. Quelque chose qui a provoqué leur mort. Quelque chose qui est encore à l'œuvre aujourd'hui et qui menace Océane. Je me demande si...

— Dis-moi, ça gagne bien sa vie, un lanceur de couteaux?

Océane se tourne vers moi et me gratifie d'un sourire ironique.

— Tu as déjà entendu parler d'un artiste de cirque riche, Alex?

— On a beaucoup évoqué le renouveau du cirque, ces dernières années. Surtout au Québec. Il y a des compagnies reconnues et appréciées mondialement, il y a Las Vegas...

— Las Vegas, oui, fait Océane en hochant la tête avec amertume. Le cirque a le vent en poupe, c'est vrai. Et certaines personnes font beaucoup d'argent avec ça. Mais pour les artistes, pour ceux qui risquent leur vie et leur santé sur la scène en souriant à un public qui ne veut pas savoir la souffrance qui se cache parfois derrière ces sourires, rien n'a vraiment changé.

— Tu m'as toujours parlé de la vie du cirque comme d'une vie libre.

— Libre, oui, dans un sens. C'est son bon côté. Mais elle est aussi extrêmement précaire. Laura, ma grand-mère, a fait du cirque toute sa vie. Une écuyère admirée. Aujourd'hui encore elle a un corps magnifique et fait montre d'une souplesse impressionnante, bien qu'elle n'ait pas loin de 60 ans. Et pourtant, regarde comment nous vivons. Tu me fais rire, Alex. Tu nous croyais millionnaires?

— Non, bien sûr, ce n'est pas ce que je voulais dire. Au contraire. Je cherche ce qui aurait pu pousser Matteo à se compromettre dans une situation dangereuse. Une situation dans laquelle ton père aurait été lui aussi impliqué. Et je ne vois guère qu'un motif, le

même qui, depuis des siècles, depuis des millénaires, fait s'entretuer les hommes : l'argent.

— De l'argent, nous n'avons jamais eu! s'exclame Océane avec fureur. Les paillettes, les projecteurs, les applaudissements, oui, tant qu'on voulait. Mais l'argent n'est jamais venu avec.

— Justement. Peut-être ton père et Matteo ont-ils été tentés d'en trouver d'une autre manière, sachant que leur art ne leur en apporterait jamais.

Le visage d'Océane se durcit.

— Serais-tu en train d'accuser mon père d'avoir été un bandit?

— Ton père, non. Mais Matteo? C'est peut-être précisément ce qui expliquerait leurs disputes. Une affaire douteuse dans laquelle Matteo aurait voulu entraîner son partenaire, et qui aurait mal tourné. D'autres complices auraient voulu se venger, retrouver un butin disparu, faire taire les derniers témoins, je ne sais pas...

Océane secoue la tête.

— Je ne sais pas non plus. C'est tellement loin, tout ça. Je n'étais qu'une petite fille à l'époque. J'adorais mon père et j'aimais beaucoup Matteo, j'ai du mal à les imaginer dans le rôle que tu veux leur faire jouer. Pourtant, tu as raison sur un point : il s'est passé quelque chose de grave qui a mené mon père à la mort, et qui rattrapé Matteo huit ans plus tard. Je ne peux pas croire au hasard à propos de ces deux meurtres. Ils sont liés. Et puis...

Océane s'interrompt. J'ai l'impression qu'elle frissonne légèrement.

— Et puis, reprend-elle, l'affaire ne s'arrête pas là. L'assassin a clairement voulu m'y impliquer. Et là, je suis dans le noir absolu.

— Il faudrait en parler à Max. Il a quatre ans de plus que toi. Il se souvient peut-être de quelque chose qui t'a échappé.

— Tu as sans doute raison. Mais Max est tellement secret, tellement imprévisible. Il fait le désespoir de ma grand-mère. Même moi je ne sais jamais par quel bout le prendre. Depuis la mort de Frank, il en veut à la terre entière. J'ai l'impression qu'un jour, il finira mal...

Je suis un peu surpris. Jamais Océane ne m'a parlé de son frère en ces termes. Il me semblait au contraire qu'elle l'admirait, comme s'il avait été un substitut de son père

disparu. Je ne sais que lui répondre. J'ai toujours été moi-même plutôt mal à l'aise avec Max.

Il y a quelque chose qui me gêne dans le ton d'Océane. Sa famille a toujours été pour elle, à ce qu'il me semble, la seule chose pour laquelle elle serait prête à se battre aveuglément. Et, dans ce climat d'angoisse qui pèse sur elle à cause du meurtre de Matteo, les liens devraient s'en trouver renforcés. Cette faille inattendue dans son instinct familial me dérouté.

Je n'ose la regarder, comme si j'étais en quête d'une explication, mais je meurs d'envie de lui demander pourquoi, alors qu'il serait plus que jamais l'heure de se serrer les coudes, elle éprouve cette soudaine méfiance vis-à-vis de son frère.

Puis, brusquement, la vérité m'apparaît comme si elle venait d'émerger des eaux grises du canal. L'assassin connaissait les objets fétiches d'Océane et leur origine. Et il pouvait entrer et sortir de chez elle sans attirer l'attention. Or, qui mieux que Max était en mesure de prendre, puis de remettre à sa place, le blouson de sa sœur?

Je lui jette un coup d'œil à la dérobée. Je crois que je suis tombé juste. Elle a l'air bouleversée.